

Hubertine Auclert

Une féministe en République
(1848-1914)

COUVERTURE

Réalisation : Mallory Kwiat

Image de la première de couverture :

Hubertine Auclert, © Photographie prise par l'agence Rol en 1910.

LE PHOTOCOPILLAGE MET EN DANGER L'ÉQUILIBRE ÉCONOMIQUE
DES CIRCUITS DU LIVRE.

*Toute reproduction, même partielle, à usage collectif de cet ouvrage est strictement interdite
sans autorisation de l'éditeur (loi du 11 mars 1957, code de la propriété intellectuelle du
1^{er} juillet 1992).*

© Calype Éditions 2026

www.calype.fr

ISBN : 978-2-494178-27-4

ISSN : 3075-0105

Arnaud-Dominique Houte

Hubertine Auclert
Une féministe en République
(1848-1914)

DESTINS

INTRODUCTION

Au printemps 1908, Hubertine Auclert fête ses soixante ans, tout comme le « suffrage universel » qu'il faut encadrer de mâles guillemets. Depuis que la II^e République a consacré le principe d'une souveraineté du peuple par le vote, tous les hommes peuvent en effet se rendre aux urnes, quel que soit leur niveau de fortune. Mais les femmes ne sont pas conviées à l'isoloir (pas avant 1945), et cela fait plus de trente ans qu'Hubertine Auclert proteste contre cette trahison de l'idéal républicain. En cette année 1908, elle vient d'ailleurs de rassembler ses arguments dans un épais volume dont le titre sonne comme une revendication : *Le vote des femmes*. Mais ce livre de combat n'a rien d'un testament : Hubertine Auclert s'invite aux élections municipales du 3 mai. Avec une cinquantaine de féministes, elle défile autour des bureaux de vote : « Nous voulons voter ! » Et elle s'empare d'une urne : « Ces urnes sont illégales ! Elles ne contiennent que des bulletins de vote d'hommes alors que les femmes ont elles aussi des intérêts à défendre à l'Hôtel de ville ! »

Cela n'a l'air de rien, mais il faut imaginer cette dame sexagénaire, toute vêtue de noir, face aux appariteurs barbus, cravatés, médusés. C'est un acte inédit en France, qui évoque la radicalité des « suffragettes » britanniques. « Paris n'a plus rien à envier à Londres », commente *Le Petit Parisien*, tandis que certains quotidiens dénoncent la violence nouvelle des « harpies », parlent d'attentat, dénoncent le projet coupable de jeter de l'acide dans l'urne – le vitriol, l'arme des femmes ! On fantasme, bien sûr : à part un jet de pierres dans les vitres d'un bureau de vote, les « troubles » se résument à bien peu de choses.

Cela ne sert à rien, crie-t-on de toutes parts. La seule image qui représente cet épisode (ou plutôt qui l'invente, tant les détails sont faux, mais qui ne s'en imprime pas moins dans la mémoire collective du féminisme), c'est une gravure du supplément illustré du *Petit Journal* (3 mai 1908) [fig. 1]. On y voit de la rage, des bulletins de vote qui volent, du désordre. Il faut surtout la lire, comme cela se fait à l'époque, en miroir avec le dessin de dernière page, lequel représente de braves et douces infirmières françaises soignant les militaires blessés au Maroc.

FIG. 1. « L'action féministe » selon le supplément illustré du *Petit Journal* (17 mai 1908).



Au moins le message est clair, et les genres à leur place : d'un côté « la bonne besogne féminine » ; de l'autre « l'action féministe ». « L'opinion, en France, n'a pas de sympathie pour ces excentricités. » Avec ses deux millions de lecteurs, *Le Petit Journal* pèse lourd et donne le ton d'une presse hostile. Même les partisans du vote des femmes jugent qu'Hubertine Auclert a été trop loin. On distingue alors communément les « suffragistes », modérés et attachés à la légalité, des « suffragettes », dont on dénonce la radicalité.

Cela ne sera rien. Immédiatement prévenue, la police recueille les aveux (« elle dit avoir agi ainsi pour protester contre l'illégalité dont la femme est victime en n'étant pas admise à émettre son opinion comme l'homme »). Hubertine Auclert est libérée, contre sa promesse de ne pas susciter de nouvel incident. Un mois plus tard, elle se présente devant le tribunal correctionnel et accepte sa peine, symbolique (seize francs d'amende avec sursis), avec le plus grand calme et en présence d'une douzaine de militantes. Affaire réglée, anecdote désormais reléguée au rayon des curiosités de l'histoire de moins en moins connue de la III^e République.

Pourquoi l'en sortir ? Pourquoi consacrer une nouvelle biographie à Hubertine Auclert, quarante ans après l'enquête pionnière et quasi exhaustive de Steven Hause (malheureusement jamais traduite),

cinq ans après la précieuse édition critique de son journal par Nicole Cadène ? Si j'apporte quelques éléments inédits à cette histoire, principalement pour ce qui concerne le compagnon d'Hubertine, je suis surtout conscient de la méconnaissance dont souffre encore et toujours celle qui fut l'une des premières figures du féminisme, mais aussi l'un des personnages publics les plus importants de la fin du XIX^e siècle. Tout le monde connaissait alors Hubertine Auclert ; enseignant, je constate chaque année que la majorité de mes étudiants n'ont que peu ou pas entendu parler d'elle. Et en dehors des spécialistes du féminisme, combien d'historiens l'identifient ? Le cloisonnement des champs historiographiques est un problème aussi réel que l'éloignement croissant du XIX^e siècle et l'inéluctable effacement de sa mémoire.

Or Hubertine (qu'on me permette cette familiarité de l'appeler parfois par son prénom, quand la personne privée l'emporte sur le personnage public, quand la plume, surtout, cède à l'irrépressible tentation de tisser un lien de proximité), Hubertine donc, gagne à être connue. Je ne parle pas seulement du devoir de mémoire, mais du plaisir de lire une femme passionnée. Une enfant de la campagne, passée par le couvent, lectrice de George Sand et de Victor Hugo, imprégnée de tout cet imaginaire romantique, républicain, patriotique, qui fait la

génération des fondateurs de la III^e République. Un esprit critique, qui pense par elle-même (au risque de se faire pas mal d'ennemis chez ses propres alliés), qui doute peu de son combat féministe, mais beaucoup de sa capacité à le mener, qui s'attriste de la vie qu'elle mène, souvent solitaire, parfois aigrie. Une femme qui aime aussi, et qu'il est difficile de concilier l'esprit d'indépendance et l'amour conjugal ! Quand elle suit son mari en Algérie, elle sait ouvrir les yeux sur la réalité coloniale : combien peuvent en dire autant à cette époque ? Et puis c'est enfin l'histoire d'une femme qui vieillit, qui est malade, qui ne renonce pas, qui ne lâche rien. Croyez-moi : Hubertine mérite un biopic.

À propos de l'image de couverture

Candidate aux élections législatives du printemps 1910, Hubertine Auclert soigne sa communication avec ce portrait qu'elle va largement diffuser. Elle, qui s'inquiétait deux ans plus tôt de « trouver le temps nécessaire pour aller chez le photographe », fait venir l'agence Rol à son domicile du 151 rue de la Roquette. Elle pose debout, tout de noir vêtue comme à son habitude, avec d'épais gants et un large chapeau (surmonté de quelques fleurs qui donnent du relief à sa silhouette). Sur le bord de la cheminée, une peinture de fleurs donne un peu de couleur à l'appartement endeuillé. On trouve des bougies, du courrier, des coupures de presse, des tracts et même, à l'extrémité gauche, la célèbre photographie prise par Charles Gallot qui la représente avec la banderole du « Suffrage des Femmes ». Derrière elle, le portrait de son époux Antonin Lévrier, dont elle porte toujours le deuil 18 ans après sa disparition.

Hubertine Auclert.

© Photographie prise par l'agence Rol en 1910.





Table des matières

<i>Introduction</i>	6
1. UNE ÉDUCATION FÉMININE (1848-1873).....	13
2. PARIS, L'ÉMANCIPATION (1873-1880).....	23
3. « FÉMINISTE », PAR TOUS LES MOYENS (1880-1888).....	39
4. « MADAME ANTONIN LÉVRIER » EN ALGÉRIE (1888-1892).....	61
5. LA LUTTE DURE LONGTEMPS (1892-1914).....	79
ÉPILOGUE	96
<i>Bibliographie indicative</i>	103
<i>À propos de l'image de couverture</i>	106